

Ce site utilise des cookies provenant de Google pour fournir ses services et analyser le trafic. Votre adresse IP et votre user-agent, ainsi que des statistiques relatives aux performances et à la sécurité, sont transmis à Google afin d'assurer un service de qualité, de générer des statistiques d'utilisation, et de détecter et de résoudre les problèmes d'abus.

EN SAVOIR PLUS OK

Laurent Bourdelas

Quelques archives - écrits critiques de Laurent Bourdelas, historien, écrivain et critique, spécialiste de l'histoire culturelle. Reproduction/citation interdite sans autorisation.

mercredi 27 mars 2019

Dom Juan ou Le Festin de Pierre Un spectacle de Jean Lambert-wild et Lorenzo Malaguerra

En 1991, j'avais aimé le *Don Juan d'origine* de Louise Doutreligne, ou la représentation improbable du Don Juan de Tirso de Molina par les Demoiselles du Collège de Saint-Cyr en l'an 1696, d'après Tirso de Molina et la correspondance de Madame de Maintenon, une pièce mise en scène comme toujours avec talent par Jean-Luc Paliès. Le beau spectacle de Jean Lambert-wild et de Lorenzo Malaguerra vient à nouveau de me réjouir, de manière différente. En 1957, dans le *Bulletin hispanique*, Charles-V. Aubrun écrivait, à propos de la pièce de Tirso de Molina, *El burlador de Sevilla* : « ... le personnage se prête volontiers à une interprétation toute moderne : étranger dans un monde sans lois valables, il se damne en toute lucidité ; seul, il assume son destin. » La version proposée à L'Union est tirée, inspirée, à la fois par Molière, mais aussi par « le mythe de Don Juan », après « la lecture de mille et une versions littéraires, théâtrales et fantasques du mythe ». Et dans ceux qui ont réfléchi [à]et construit ce mythe, on songe aussi inévitablement à Albert Camus, dont on se souvient qu'il fit l'apologie de Don Juan dans *Le Mythe de Sisyphe*, faisant de lui un exemple de l'homme absurde, en tant que personnage séducteur, conquérant et acteur, qui vit dans l'accumulation d'un présent lucide sans espérer la promesse d'une éternité. « Il ne nourrit aucune espérance quant à l'au-delà, et il se contente d'accumuler le nombre de ses séductions, d'épuiser ses chances d'aventure et de vivre le plus intensément possible chaque instant. Camus considère que la séduction de Don Juan est libératrice. »[1]

Le spectateur de L'Union est d'abord face à un décor imposant : une jungle tropicale et colorée – presque psychédélique – en tapisserie en point numérique d'Aubusson allée à de la porcelaine de Limoges (escalier monumental, superbes souliers), une scénographie magnifique de Jean Lambert-wild et Stéphane Blanquet, réalisée avec le soutien de la fabrique Porcelaines de la Fabrique et l'entreprise Néolice. Les lumières de Renaud Lagier, le son de Jean-Luc Therminarias, contribuent à rendre le lieu à la fois vivant, étouffant et inquiétant. A n'en pas douter, la moiteur menace. D'ailleurs, Dom Juan est malade, il tousse – l'ensemble est malsain. Est-ce une allusion à Hispaniola, où Tirso de Molina fut prêcheur ? A La Réunion où Jean Lambert-wild passa sa jeunesse et dont il voulut s'échapper ? Aux plantations de tabac dont quelques sacs décorent la scène, comme pour illustrer la fameuse tirade de Sganarelle, chez Molière, qui affirme que « le tabac inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent. » ? On est heureux que l'artisanat d'art limousin soit mis à l'honneur, même si, à un moment, on s'amuse à casser le vase en porcelaine de Limoges comme jadis Molière cassa l'image du Limousin en le moquant sous les traits de *Monsieur de Pourceaugnac*.

Jean Lambert-wild et Catherine Lefeuvre ont quelque peu modifié l'ordre des dialogues de Molière, adapté le texte pour le rendre, en quelque sorte, plus dynamique. On retrouve avec plaisir, dans le rôle de Dom Juan, le clown blanc Gramblanc – personnage cher au directeur de L'Union – les cheveux orange comme ceux d'Alex DeLarge, le jeune délinquant obsédé par le sexe dans

Retrouvez Laurent Bourdelas ailleurs

[L'espace photographique de Laurent Bourdelas](#)

[Le site officiel de Laurent Bourdelas](#)

Laurent Bourdelas



Barre d'Etel, hiver 2015

Translate

Fourni par [Google Traduction](#)

Archives du blog

▼ 2019 (2)

▼ mars (2)

Dom
Juan
ou Le
Festin
de
Pierre
Un
spect
acle
de
Je...

Comme
nt
vivre
en
poète:
Marie-
Noëlle
Agnia
u,
Jérôm
...

► 2018 (4)

Orange mécanique de Stanley Kubrick (d'ailleurs, dans cette pièce comme dans le film, on fait apparaître un fauteuil roulant). Dom Juan serait-il un punk ? On le sait, il semble être un libertin – au sens du XVII^e siècle. Il s'agit de refuser la morale dogmatique, celle dispensée au nom d'un créateur dans lequel Dom Juan ne croit pas. Chez Molière, c'est dans la scène II de l'Acte V qu'il dénonce avec force l'hypocrisie, « un vice à la mode ». Ce fut aussi le combat du dramaturge dans *Tartuffe*. Une dénonciation ô combien d'actualité au fur et à mesure que se dévoilent les errements de certains au sein de l'Eglise contemporaine. Cependant, le faux libertin est la réponse de Molière à la censure du faux dévot et le salut n'est pas non plus dans la posture d'Alceste, le faux misanthrope. L'étymologie grecque du mot hypocrite nous rappelle qu'il a un lien avec la comédie, la mauvaise conduite, et même le jeu d'acteur. Don Juan est aussi au centre de tout cela. Le décor lui ménage en hauteur une petite loge d'acteur où il peut se maquiller à loisir. Car c'est un noble débauché et dangereux – pour le malheur de son père qui lui reproche de ne pas faire preuve des qualités intérieures qu'exigeraient ses privilèges – qui utilise le mensonge pour séduire les femmes et circonvenir les hommes. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut devenir aimable. Et ses justifications philosophiques, dans son dialogue quasi socratique permanent avec Sganarelle – interprété avec puissance et avec un immense talent par Steve Tientcheu, grand comédien, laquais noir face à son maître blanc – ne sauraient finalement lui donner raison, puisqu'il fait souffrir ses conquêtes. Il est d'ailleurs ici armé de pistolets pétaradants et n'hésite pas à percer comme un ballon de baudruche le ventre d'Elvire enceinte, dont le costume sombre n'est pas sans rappeler à la fois celui de la veuve d'amour qu'elle est devenue et celui des femmes d'avant 1914, qu'essayaient de délivrer les « faiseuses d'anges » à l'aide de mortelles aiguilles à tricoter. Dom Juan le cruel absolu. Sganarelle résume : « le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute, un pourceau d'Épicure, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on peut lui faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. » Certes, mais attention aux donneurs de leçons hypocrites : lorsque Dom Juan fait l'aumône à un pauvre hère, sous couvert d'humanisme, c'est Sganarelle qui le dépouille et le fait trépasser avec force hémoglobine.

Le mythe éternel nous est conté, la tragédie se joue. On nous l'annonce dès le début, par le costume-même de Sganarelle (un squelette omniprésent), par le squelette avec lequel joue Dom Juan, par le crâne qu'il essaie de cacher, par l'horloge aux aiguilles cassées car l'heure du trépas a déjà sonné, par la toux incessante – un cancer des poumons dû au tabac, peut-être, ou des accès de tuberculose tels qu'en connut Camus. La présence menaçante et fumeuse du Commandeur est suggérée, jusqu'à l'arrivée des spectres à la fin, qui portent le même costume que celui qu'ils vont emporter, signifiant par là que c'est bien lui l'artisan de son propre trépas. C'est une danse macabre permanente qui accompagne le séducteur amoral, comme celle que l'on peut voir sur les murs de l'église de Kernasclédén, dans le Morbihan, comme celles chantées dans les gwerzioù bretonnes, notamment par Yann-Fañch Kemener, artiste ami de Jean Lambert-wild, qui disparut au moment de la préparation de la pièce. Le festin de pierre nous attend tous, ne l'oublions pas.

Mais on rit aussi, à ce spectacle tragique, devant le clown cynique et narcissique qui cabotine et cabriole, sautant avec souplesse sur les tables ou grim pant les escaliers comme Buster Keaton dans ses plus belles scènes. On s'amuse honteusement des mauvais tours qu'il joue aux femmes, goûtant ses artifices abjects, de la peur qu'il inflige à Sganarelle ou à ce chœur extraordinaire qui accompagne tout le spectacle : trois formidables musiciens et chanteurs suisses perchés – dans tous les sens du mot –, de la Compagnie de l'Ovale, avec leurs instruments de cirque et bizarres (la scie musicale), leur jeu burlesque désopilant. Après tout, les musiciens ont aussi souvent été inspirés par Don Juan, Glück, Gazzaniga ou le génial Mozart. Ici, on désacralise, entre disco, paillettes, et rock-jazz. De jeunes comédiens de l'Académie de L'Union sont associés à la création et se relaient pour interpréter les autres personnages.

Le spectacle est donc particulièrement réussi, beau et divertissant et nous fait réfléchir de belle manière aux grandes questions éternelles qui sont soulevées par le mythe donjuanesque, puisque la pièce jouée est éminemment philosophique. *Liberté, liberté chérie*, mais à quel prix ?

- ▶ 2017 (2)
- ▶ 2016 (5)
- ▶ 2015 (8)
- ▶ 2014 (11)
- ▶ 2013 (18)
- ▶ 2012 (61)